

10. gall. 2629^x

L'ÉCOLE

DES

GOURMANDS,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par MM. CHAZET, LAFORTELE et FRANCIS;

*Représenté pour les premières fois, sur le théâtre
Montansier, les 30 Thermidor, 1, 2, 3, 4, 5 et
6 fructidor an 12.*



A PARIS,

Chez Mad. CAVANAGH, Libraire, sous le nouveau
passage du Panorama, N^o. 5, entre le Boulevard
Montmartre et la rue St.-Marc.

AN XIII. — (1804.)

P E R S O N N A G E S .

GOURMANDIN , *M. Tiercelin.*
Mad. CAMEL , sa sœur , *Mad. Baroyer.*
DORVAL , fils de Mad. Caramel. *M. Aubertin.*
ELISE , pupile de M. Gourman-
din. *Mlle. Grangé aîné.*
PIQUASSIETTE , *M. Volange fils.*
BIBI , fils de Gourmandin , *[M. Vauxdoré.*
PLASTRON , maître d'armes , *M. Joly.*

*La scène est à Paris , dans un salon de M.
Gourmandin.*

Bayerische
Staatsbibliothek
München

CS2/436

L'ECOLE DES GOURMANDS.

SCENE PREMIERE.

ELISE, DORVAL, *en cuisinier.*

DORVAL, *à la cantonnade.*

Frontin, veille à l'office.

ELISE

Ah ! c'est toi, Dorval.

DORVAL

Oui, ma chère cousine.

ELISE

Tu ne crains pas mon oncle, M. Gourmandin ?

DORVAL

Il déjeûne.

ELISE

Son filleul ?

DORVAL

Est un imbécile.

ELISE.

Ta mère ?

DORVAL

Je viens de lui écrire et voici ma lettre : « Je vous préviens du stratagème que j'emploie. Je suis chez mon oncle, en qualité de cuisinier : Il ne m'a pas vu depuis dix ans et je ne puis pas être reconnu ; votre intention a toujours été de nous unir. Venez, ne perdez pas un moment et votre bonheur sera de faire le nôtre. »

ELISE.

C'est fort bien ; mais tu ne crains pas d'être découvert ?

DORVAL.

Non. Sous le titre modeste d'aide de cuisine, c'est mon valet qui fait tout.

ELISE.

Il est donc bien habile ?

DORVAL.

Jet'en réponds. Demandez un service à un ami, il vous le refuse souvent ; mais lui va tous les jours jusqu'à trois, pour plaire à M. Gourmandin.

ELISE.

Ce n'est pas aisé.

DORVAL.

Non, car je ne connais pas de gourmand plus connaisseur.

Air : *De la cinquième Edition.*

Comus qui préside aux repas
En tous lieux le suit l'accompagne ;
Rabelais ne le quitte pas ;
Son prince est le roi de Cocagne,
L'office est son vrai Panthéon ,
Et sa loi , la loi de nature ,
Son auteur est Anacréon
Son philosophe est Epéure.

Et son meilleur ami est M. Piquassiette.

E L I S E.

Je crains que ce maudit carabin , gascon parasite , assidu
et actif ne l'entraîne dans quelque piège.

D O R V A L.

Chût , le voici lui-même.

E L I S E.

Il ne faut pas qu'il nous voie ensemble. Donne-moi ta
lettre , je vais l'envoyer en écrivant de mon côté , pour joindre
mes vœux aux tiens.

SCENE II.

D O R V A L , P I Q U A S S I E T T E.

D O R V A L.

Ah ! c'est vous mon cher Piquassiette. Vous arrivez tou-
jours aux heures des repas.

P I Q U A S S I E T T E.

Cela m'est facile. On en fait à toute heure ;... je n'en fais
que deux.

D O R V A L.

Vrai ?

P I Q U A S S I E T T E.

Foi de gascon. Et comme mes connaissances en médecine
me donnent un accès partout.

Air : *Nous nous marirons Dimanche.*

D'abord à midi ,
Tout près de Berci ,
Chez un vieux curé , je dine ,
Près de l' Arsenal ,
Chez un général ,
Vers les deux heures , je dine ,
Une heure après ,
Dans le Marais ,
Je dine .
Un peu plus tard ,
Quartier Favart ,
Je dine .
Faubourg Saint-Germain ,
Retrouvant ma faim ,
Vers les cinq heures , je dine .

Voilà un repas.

(5)

DORVAL.

Et qui compte.

PIQUASSIETTE.

Voici l'autre.

Même air :

Faubourg Saint-Laurent ,
Chez un vieux marchand ,
Vers les sept heures , je soupe.
Faubourg Saint-Denis ,
Chez un gros commis ,
Vers les neuf heures , je soupe.
Minuit sonnant ,
Chez un traitant ,
Je soupe.
De grand matin ,
Quartier d'Antin ,
Je soupe....

Vous voyez comment ,
En me promenant ,
Dans Paris , je dine et soupe.

Votre maître a-t-il déjeuné ?

DORVAL.

Oh ! il y a long-tems , M. Piquassiette :

PIQUASSIETTE.

Longtems ! longtems ! sandis , je joue toujours de malheur
cependant , j'ai bien du plaisir à trouver mon chez moi chez
lui.

DORVAL.

J'espère au moins que vous n'imiterez pas ces gens qui se
moquent de celui qui les accueille.

PIQUASSIETTE.

Je m'en garderais bien.

Air : L'amant qui triomphe en un jour.

Ces parasites médisans
Semant la haine et le désordre ;
Prouvent par leurs propos méchans
Qu'on ne peut pas manger sans mordre.
Critiquant le maître chez lui ;
L'honneur n'est pas ce qui les touche ,
Et ce n'est qu'aux dépens d'autrui
Que ces messieurs ouvrent la bouche.

PIQUASSIETTE.

Sandis , je ne leur ressemble guère ; mais , dites donc ,
mon petit , savez-vous que vous avez un très-joli talent ?

DORVAL.

Monsieur.....

PIQUASSIETTE.

Vous êtes modeste , c'est encore mieux ; Mais je m'in-

téresse à vous , je vous aime et je vais vous donner une preuve de la confiance que vous m'inspirez. Vous êtes cuisinier. Eh! donc , vous faites de tems en tems danser l'anse du panier.

DORVAL.

Monsieur

PIQUASSIETTE.

Point de courroux , rien de plus naturel que ces petits profits. Chacun est ici bas pour tirer parti des petits talens dont le ciel l'a favorisé , et cherche à faire tout doucement son chemin. Moi , par exemple...

DORVAL.

Écoutez.

PIQUASSIETTE.

J'ai fait connaissance avec votre maître , chez le fameux Beauvilliers ; à force de soins et de prévenances je suis parvenu à gagner son amitié et je veux lui proposer une entreprise où il mettra son argent et moi mon industrie. . . . et vous , engager M. Gourmandin à me remettre des fonds et vous n'y perdrez rien ; mon petit , entendez-vous , vous n'y perdrez rien ?

DORVAL.

Des fonds , vous n'en avez donc pas ?

PIQUASSIETTE.

J'en attends tous les jours par les velocifères ; mais je veux doubler la fortune du patron. Dans tout cela , je ne veux que son bien.

DORVAL.

Je le crois.

PIQUASSIETTE.

Eh! donc , cé marché convenu et ma fortune faite , je songe à vous. Comment trouvez-vous la jeune pupile ?

DORVAL.

Charmante.

PIQUASSIETTE.

N'est-ce pas ?

DORVAL.

Air : *De la Fille en loterie.*

En partage elle a mille appas.

PIQUASSIETTE.

D'ailleurs , c'est une fille unique.

DORVAL.

Quand on l'aime on ne change pas.

PIQUASSIETTE.

Et sa dot sera magnifique.

(7)

DORVAL.

Se^s yeux sont vifs.

PIQUASSIETTE.

Son cœur est neuf.

DORVAL.

En elle, tout plait, tout enflamme.

PIQUASSIETTE.

C'est vrai, j'é suis veau, j'é suis beuf!

Qu'on me l'offre et j'en fais ma femme.

DORVAL.

Le beau mari.

PIQUASSIETTE.

Jé vous fais intendant de notre maison; la table, lé logement.

DORVAL.

Le bel emploi.

PIQUASSIETTE.

Je puis compter sur vous.

DORVAL.

Chât, j'entends M. Gourmandin.

PIQUASSIETTE.

Il est suivi du maître d'armes que jé lui ai conseillé dé prendre, pour doubler sou appétit.

SCÈNE III.

Les Mêmes, GOURMANDIN, BIBI,
M. PLASTRON.

GOURMANDIN, *une assiette à la main s'essuyant la bouche. Il fredonne.*

Sans manger pent-on vivre un jour? (bis.)

BIBI.

Bonjour, parrain. Avez vous bien déjeuné parrain?

GOURMANDIN.

Très bien, Bibi. Allez étudier votre leçon. (*Bibi se met à lire à une table.*)

PLASTRON.

Prenez ce fleuret.

GOURMANDIN.

C'est bon, c'est bon.

PIQUASSIETTE.

J'ai un projet à vous communiquer.

GOURMANDIN.

Au diable monsieur, laissez moi douc faire mes affaires.
Ne voyez vous pas mon cuisinier?

(8)

PLASTRON.

Air : *Dans ce salion où du Poussin,*

Quoi pour vous mon art est sans prix !

GOURMANDIN.

Non car l'appétit s'en augmente.

PLASTRON.

Parlez-vous avec mépris

De cet art qu'à bon droit l'on vante !

GOURMANDIN.

Non, non, je veux continuer.

J'aime votre art et je m'y livre ;

Mais avant de m'apprendre à tuer,

Permettez que je songe à vivre.

Assieds-toi. (*Aux autres.*) Je suis à vous dans l'instant
(*A Dorval.*) Eh bien, mon ami où est ton menu d'aujourd'hui ?

DORVAL.

Le voici.

GOURMANDIN.

J'écoute.

DORVAL.

Deux potages, six relevés, huit hors-d'œuvres et seize entrées, quatre rôtis, vingt entremets, vingt assiettes de fruits.

GOURMANDIN.

Tout cela est bien, mais, mon ami, te le dirai-je, j'ai du chagrin.

DORVAL.

Comment du chagrin.

GOURMANDIN.

Oui, j'ai du chagrin. Il n'y a là rien de neuf. Je le vois, on ne travaille plus pour la gloire ; le génie s'épuise, le goût se perd, il n'y a plus d'artistes.

PLASTRON, à part

Quel blasphème.

DORVAL.

Plus d'artistes.

Air : *Toujours debout, toujours en route.*

Je pourrais en donner la liste,

Car je sais fort bien qu'il existe

Des restaurateurs très-nombreux.

Les nommer tous est difficile ;

Il faudrait être bien habile.

J'en connais plusieurs de fameux,

Et d'abord je choisis entre eux,

Robert, si connu par sa sauce ;

Naudet, dont le bon vin rehausse

Les bons mets qu'on trouve chez lui,

On cite du café Hardy

Les déjeûners à la fourchette,
Et le mouton du Veau-qui-tette.
Vive les Frères Provençaux,
Pour la morue et pour les plaux.
De madame Lambert on aime
Les bons fromages à la crème.
De monsieur Leblanc, les jambons,
Paraissent à bien des gens bons.
Tarlo, pour les œufs et le beurre,
Tient la boutique la meilleure ;
Mais monsieur Dupont passe avant,
Quand il s'agit de vol-au-vent,
Le parc d'Étretat, en fait d'huitres,
Pour nous plaire à les meilleurs titres.
Mailhe aux connaisseurs étonnés,
Fait monter la moutarde au nez.
Vous voyez qu'ou peut dans la ville,
Trouvant restaurateurs par mille,
Y mourir bieu plutôt, enfin,
D'indigestion que de faim.

GOURMANDIN.

C'est charmant, c'est un plaisir.

Air : du Petit Matelot.

A ce métier chacun se livre,
Et bientôt nous verrons s'offrir
Plus de gens pour nous faire vivre,
Que de personnes à nourrir.
De mille façons on nous traite,
A tout prix, suivant le traiteur,
Les uns dînent à tant par tête,
Et quelques-uns dînent par cœur.

DORVAL.

Décidément, monsieur, n'est donc pas content du menu !

GOURMANDIN.

Pas tout-à-fait ; tu fais avec soin et propreté ce que tu
entreprennds ; mais tu n'inventes rien.

DORVAL.

Je ne suis pas le seul.

Air de la Catacoua.

Soit qu'on écrive ou que l'on dine,
De nos jours on n'invente plus.
En littérature en cuisine
Chacun suit les sentiers battus :
Oui, c'est la méthode ordinaire,
Pourquoi ? c'est que c'est plutôt fait :
Un auteur fait
Ce qu'on a fait
Et l'un refait,
Ce que l'autre a défait.
A force de faire et défaire,
L'ouvrage fait
Reste imparfait.

GOURMANDIN.

Tant pis c'est ce qu'il ne faut pas. Allons, mon ami, pique-toi d'honneur. Sors de l'ornière de la routine. Signale-toi par quelque mets brillant. Deviens père d'un plat nouveau, et je t'assure pour toujours, la place de cuisinier dans ma maison.

DORVAL.

C'en est fait, monsieur, vos reproches m'ont ému. Ma tête s'exalte, mon imagination s'enflamme; ma main est impatiente de voltiger de fourneaux en fourneaux, et je vais vous préparer un mets qui vous étonnera. Les poésies de beaucoup d'auteurs auront un goût moins relevé et les épigrammes modernes beaucoup moins de sel.

GOURMANDIN.

J'aime cet enthousiasme; et j'en attends le résultat avec impatience.

Air du Ballet des Pierrots.

Que toujours le bon goût domine
Et dans nos vins et dans nos mets;
Faisons grand feu dans la cuisine
Et tenons le caveau bien frais.
Il faut, pour qu'à table on séjourne,
Pour qu'on soit sûr d'un bon repas,
Et que la broche tourne, tourne, } *bis ensemble.*
Et que le vin ne tourne pas.

SCÈNE IV.

Les même excepté **DORVAL.**

PLASTRON.

Allons, M. Gourmandin, vous avez raison d'apprendre; on aurait pu vous proposer un duel.

GOURMANDIN.

Eh! ce n'est pas cela que je redoute.

Air de Fançon.

Un duel cause peu d'alarmes,
De nos jours, après bien du bruit;
Assez souvent un assaut d'armes,
Se change en assaut d'appétit.
On était parti pour combattre,
A table on se laisse entraîner;
Enfin, proposer de se battre,
C'est inviter à déjeuner.

PLASTRON.

Allons, monsieur la révérence, le corps droit; penchez-vous sur la jambe gauche; allons placez-vous donc mieux que cela.

PIQUASSIETTE.

J'ai une affaire à vous proposer.

GOURMANDIN.

Ah ! Ah !

PLASTRON.

Restez en garde.

PIQUASSIETTE.

Une affaire superbe.

PLASTRON.

On cherche à vous porter une botte, parez, parez.

GOURMANDIN, à Piquassiette.

Oh ! je n'aime pas vos spéculations, à Plastron, est-ce cela ?

PLASTRON.

Très-bien.

PIQUASSIETTE.

Je vous donne la préférence sur vingt personnes, comme à mon meilleur ami.

PLASTRON.

C'est une feinte ne vous engagez pas.

GOURMANDIN.

Non, mon cher, je n'ai pas de fonds à placer.

PLASTRON.

Bien.

PIQUASSIETTE.

Je suis sûr que mon projet vous plaira.

PLASTRON.

On va vous toucher : une, deux, redoublez de pieds, ferme là.

PIQUASSIETTE.

Il faut peu d'avance.

PLASTRON.

Reculez, reculez.

GOURMANDIN.

Non, non, ne m'en parlez pas davantage.

PLASTRON.

Bien, c'est cela.

PIQUASSIETTE.

De l'humeur ?

PLASTRON.

Rompez, rompez et remettez-vous en garde.

PIQUASSIETTE.

Une si belle occasion ! un établissement qui intéresse tous les amis de la bonne chère.

GOURMANDIN, *laissant tomber son fleuret*
 Les amis, de la bonne chère! à demain, mon cher
 M. Plastron. voici votre cachet. *Plastron sort.*

BIBI, *quittant sa table.*

Que parlez-vous de bonne chère!

GOURMANDIN.

A votre leçon, M. Bibi, à votre leçon. *A Piquassiette. La*
 bonne chère! ce n'est pas étonnant, vous êtes médecin.

PIQUASSIETTE.

Je n'exerce plus.

Air : d'une Abeille.

Jadis, dans ma patrie ingrate,
 Plus estimable que vanté,
 Je fis le métier d'Hypocrate,
 En dépit de la faculté;
 Mais à boire force rasades
 Bornant aujourd'hui mon désir,
 Si je vois encor des malades,
 Ce n'est plus que pour mon plaisir.

GOURMANDIN.

De quoi s'agit-il donc?

PIQUASSIETTE.

Il s'agit d'acheter un magasin de denrées les plus rares
 et les plus curieuses, et pour vous en donner un aperçu,
 toutes les faces de ce magasin sont à jour, et c'est à travers
 de carreaux de Bohême que l'on voit rangé avec autant
 de goût que de symétrie, tout ce qui peut émonvoir les desirs
 de l'homme le plus blasé sur la bonne chère. C'est là que les
 pâtés de foie gras de Strasbourg, de foie de canards de
 Toulouse, de veau de rivière de Rouen, de poulardes et
 de guignards de Chartres, de perdrix de Périgueux, se
 rendent de préférence en arrivant à Paris.

BIBI.

Ah! comme je m'en donnerai.

PIQUASSIETTE.

Ils s'y trouvent en pays de connaissance, avec les tettines
 de morue, les mortadelles de Lyon, les saucissons d'Arles,
 les petites langues de Troie, et autres succulents compatriotes.
 Il y a de plus d'excellent pain d'épices.

GOURMANDIN.

Quelle perspective, quel coup d'œil, quelle vue, quel aspect!

PIQUASSIETTE.

Des noisettes et des rousselets de Reims, les prunes du roi
 d'Agen, les gelées d'abricois de Clermont, et pour arroser
 tout cela, l'anisette de Bordeaux; l'eau-de-vie d'Andaye et
 de Dantzik, l'eau de noyau de Salzbourg, l'huile d'anis, le
 ratafiat de cerises l'eau de la côte de S. André, enfin le baume

humain, la crème de Malthe et autres liqueurs de la Martinique.

G O U R M A N D I N.

Ah ! le bel apperçu. Je veux tenter d'en faire l'acquisition.
Combien faut-il ?

P I Q U A S S I E T T E.

Vingt mille francs, dont moitié d'avance.

Air : *Une Fille est un oiseau.*

Donnez-moi dix mille francs.

G O U R M A N D I N.

Souffrez d'abord que j'envoie
Mon cuisinier, pour qu'il voie
Tous ces objets intéressés.

P I Q U A S S I E T T E, *à part.*

Son cuisinier, bon j'espère
Le gagner pour cette affaire,
La promesse d'un salaire

Rend les serviteurs discrets.

G O U M A N D I N.

Allez donc ; courez bien vite,
Mais sur-tout je vous invite

A prendre mes intérêts.

P I Q U A S S I E T T E.

Je vais et j'y cours bien vite,

Car la fortune m'invite

A prendre vos intérêts.

à part.

A prendre mes intérêts.

S C E N E V.

G O U R M A N D I N, B I B I.

G O U R M A N D I N.

A votre tour, M. Bibi.

B I B I.

Ah ! parrain, j'ai quelque chose à vous apprendre.

G O U R M A N D I N.

Sachons d'abord si vous même êtes en état d'apprendre
quelque chose.

B I B I.

Oui parrain.

G O U R M A N D I N.

Oui parrain, oui parrain, écoutez donc parler et ne ré-
pondez pas oui, sans savoir ce qu'on vous demande.

B I B I.

Non parrain.

G O U R M A N D I N.

Voyons votre leçon à commencer par la morale.

B I B I, *récitant.*

Il faut vivre pour manger et non manger pour vivre. La

digestion est l'affaire de l'estomac , et l'indigestion est l'affaire des médecins. On dit que le nombre de treize est dangereux à table; cela n'est vrai que lorsqu'il n'y a à manger que pour douze.

G O U R M A N D I N .

Passons aux usages du monde. Quelle est la galanterie la plus aimable que puisse faire un Provincial à un Parisien ?

B I B I .

C'est une Bouriche dont le port est acquitté.

G O U R M A N D I N .

Fort bien , mon petit Bibi. Passons maintenant à la géographie. D'où tire-t-on les meilleurs pâtés de foie gras ?

B I B I .

De Strasbourg.

G O U R M A N D I N .

Et les meilleurs jambons ?

B I B I .

De Mayence.

G O U R M A N D I N .

Et les pâtés d'alonette.

B I B I .

De Pithiviers.

G O U R M A N D I N .

Il existe donc trois principales villes en France , Strasbourg , Mayence , Pithiviers. Maintenant , d'où viennent les langues fourrées de Troyes ?

B I B I .

Les langues fourrées de Troyes...

G O U R M A N D I N .

Oui , monsieur , d'où viennent-elles ?

B I B I .

De Bologne.

G O U R M A N D I N .

Imbécile !

B I B I .

Non , non , de Cancale.

G O U R M A N D I N .

Taisez-vous , petit sot. Les langues de Troyes viennent de Troyes en Champagne. Ce petit drole me fera mourir de chagrin. Tenez voici quelques livres classiques que je vous ai achetés.

B I B I , lisant le catalogue.

Le Parfait Cuisinier , le Commentaire sur la loi des douze Tables , l'Apologie du père Goulu , le Traité des quatre Repas , l'almanach des Gourmands... Oh ! bon , bon.

(15)

G O U R M A N D I N .

Vous étudierez tout cela ; maintenant , qu'avez-vous à m'annoncer ?

B I B I .

C'est , mon papa , que j'ai surpris votre cuisinier causant avec votre pupile.

G O U R M A N D I N .

Mon cuisinier !

B I B I .

Air : *La danse n'est pas c'que j'aime.*

Je crois qu'il parlait d'un air tendre ,
Je crois qu'il vantait ses appas ;
J'étais dans un grand embarras ;
Je me cachais pour les surprendre ,
Puis m'approchais pour mieux entendre.
Ils se parlaient tout bas , tout bas.

J'écoutai bien , (bis)

Mais je n'entendis rien. (bis)

G O U R M A N D I N .

Eh ! bien ! voilà ce que tu viens m'apprendre , que tu ne sais rien..... Il y a long-tems que je sais ça.

B I B I .

Oui , parrain.

G O U R M A N D I N .

Allons , cours les chercher.

SCENE VI.

G O U R M A N D I N , *seul.*

Oserait-il en conter à ma pupile ? S'il avait cette insolence... Je vais bientôt éclaircir mes doutes , j'ai depuis longtems des vues sur elle... Mais les voici.

SCENE VII.

G O U R M A N D I N , ELISE , DORVAL,
D O R V A L ,

Vous m'avez fait appeller monsieur , auriez-vous de nouveaux ordres à me donner ? Prévenir vos désirs , satisfaire vos goûts , étudier tout ce qui peut vous plaire...

G O U R M A N D I N .

C'est fort bien , c'est fort bien.

D O R V A L .

Le menu serait-il changé ?

G O U R M A N D I N .

Non , non , rien n'est changé ; je voulais seulement

vous ordonner d'avoir pour ma pupile , tout le respect et les égards que vous avez pour moi. Elle ne tardera pas j'espère à devenir votre maîtresse.

DORVAL.

Monsieur (*à part*) . qu'entends je ?

ELISE.

Comment ?

GOURMANDIN *à Elise.*

Oui , ma chere enfant , je t'avouerai que je t'aime , que je veux faire ton bonheur en devenant bientôt ton epoux. Nous allons être le couple le plus heureux. Apprends que je suis au moment d'acheter un superbe magasin et que je compte sur toi pour diriger mon commerce.

ELISE.

Je suis encore bien jeune.

GOURMANDIN.

C'est ce qu'il faut. Dès ce soir , ma bonne amie , nous signerons le contrat.

DORVAL , *à part.*

Je n'y puis plus tenir.

GOURMANDIN , *à part.*

Il change de figure... Il pâlit. C'en est fait , il l'aime.
(*Haut*) Toi , prépare nous pour demain un superbe festin.

DORVAL , *à part.*

Je suis au suplice.

GOURMANDIN.

Eh bien ! qu'attends-tu ?

DORVAL.

Monsieur , j'attends les ordres de mademoiselle , je ne ferai rien sans....

GOURMANDIN.

Ah ! ah ! monsieur le drôle , je vous entends. Je connais vos petites intrigues , et je vais sur-le-champ vous donner votre compte.

DORVAL.

Vous me renvoyez , monsieur.

GOURMANDIN.

Sors à l'instant.

DORVAL.

Eh bien ! puisque vous chassez un homme qui vous a toujours bien servi , vous n'aurez pas ce mets délicat , ce mets sublime et nouveau dont je possède seul le secret.

GOURMANDIN.

Ah ! le traître.

DORVAL, *faignant une grande colère :*

Vous aimez à diner ! eh bien ! avant qu'on dine ,
 Pour me venger , monsieur , je cours à la cuisine.
 Je n'épargnerai rien ; les assiettes , les plats ,
 Par mes mains fracassés , rouleront en éclats.
 C'est peu ; broches , tamis , casseroles , souprières ,
 Poêlons , grils et fourneaux , et bouteilles , et verres ,
 Tout va s'anéantir... Oui , je veux ravager
 Et la cave , et l'office , et le garde-manger ;
 Et si dans les horreurs de ce désordre extrême ,
 Pour ne vous rien laisser , je mange tout moi-même ,
 Alors de vos rigueurs voyant les tristes fruits ,
 Reconnaissez les coups que vous aurez conduits.

(*Il sort*).

GOURMANDIN.

Ah ! quelle menace , quelle menace ! Ma bonne amie ,
 cours après lui , tâche de le calmer ; dis lui que je le garde ,
 (*à part*) au moins , jusqu'après dîner. (*Pendant que Mad.
 Caramel , au fond du théâtre , fait des signes d'intelligence
 à Elise.*) J'espère qu'il ne sera pas assez barbare pour me
 quitter dans un moment aussi essentiel.

SCÈNE VIII.

GOURMANDIN, Mad. **CARAMEL.**

Mad. **CARAMEL.**

Qu'avez-vous donc , mon frère , vous semblez bien agité ?

GOURMANDIN.

Ce n'est rien , ce sont des affaires de ménage qui ne
 vous regardent pas.

Mad. **CARAMEL.**

Je viens , moi , vous en copier une très-importante.

GOURMANDIN.

Fort bien ; mais remettons-la à un autre moment. (*à
 part*). Je crains que les choses aillent mal à l'office , et j'ai
 envie d'y aller faire un tour.

Mad. **CARAMEL.**

Mon frère , écoutez.

GOURMANDIN sortant.

Un moment , un moment , ventre affamé n'a pas d'oreilles.

SCÈNE IX.

Mad. **CARAMEL seule.**

Voilà bien mon frère ; chez lui l'affaire du dîner passe
 avant tout. Ah ! M. Gourmandin , nous verrons si vous
 vous opposerez toujours au mariage d'Else avec mon fils.
 Effrayons-le d'abord sur l'évasion de sa pupile ; elle est chez

moi, où je l'ai fait venir en secret. Si ce moyen ne suffit pas pour lui faire abandonner ses vues sur elle, j'en ai un autre.. Mais le voici.

S C E N E X.

Mad. C A R A M E L , G O U R M A N D I N .
G O U R M A N D I N .

Tout va bien. Voyons, ma sœur, ce que vous avez à me dire.

Mad. C A R A M E L .

On dit dans le monde que vous avez le dessein de vous marier.

G O U R M A N D I N

Ah ! on dit cela.

Mad. C A R A M E L .

Vous marier, vous !

G O U R M A N D I N .

Cela vous étonne ?

Mad. C A R A M E L .

Je croyais que vous ne songiez qu'à la bonne chère.

G O U R M A N D I N .

Ah ! ça ma sœur, ne vous lasserez-vous donc jamais de critiquer ma conduite et de déclamer contre la gourmandise.

Mad C A R A M E L .

N'ai-je pas raison ! Soyez friand, à la bonne heure.

Air du vaudeville de M. Guillaume.

Aimer bonbons, pastilles et pralines,
Même les aimer plus que tout,
C'est prouver, quand elles sont fines,
La finesse de votre goût. (bis)
Ma préférence est naturelle,
Je prétends ne jamais changer.
Oui, toujours je serai fidèle
Au Fidèle Berger.

G O U R M A N D I N

Je sais que vous avez toujours aimé la friandise ; mais cela ne change rien à mon goût. Le luxe de la table fait circuler l'argent, amène chez vous les gens dont vous avez besoin et même il resserre les nœuds de l'amitié, j'en ai la preuve.

Air : si Dorilas.

Dorilas, pour hâter ma perte,
Se joignait à mes ennemis ;
Mais depuis que j'ai table ouverte,
Il est au rang de mes amis.

Chez moi, l'on fait très-bonne chère.
Aurais-je revu Dorilas,
Si Dorilas ne mangeait guère,
Si Dorilas ne mangeait pas!

Mad C A R A M E L

C'est plus prudent.

G O U R M A N D I N.

Au surplus, ma femme sera maîtresse dans la maison. Je suis même décidé pour elle aux plus grands sacrifices ; je deviendraisobre s'il le faut. Oui, pourvu qu'à l'avenir je trouve à mon dîner, cinq ou six plats d'entrée, deux plats de rôt, quatre entremets, quelques bouteilles d'excellent vin et un dessert un peu élégant! Ah! mon dieu, il ne m'en faudra pas davantage, sauf les jours où nous aurons du monde.

Mad. C A R A M E L.

Voilà de beaux projets! un bien meilleur serait de donner votre pupile à mon fils, votre neveu.

G O U R M A N D I N.

Que je n'ai pas vu depuis dix ans. Voilà où vous en voulez venir. Tout ce que vous dites me révolte, m'échauffe, m'impatiente, finissons, ou vous serez cause que je diuèrai mal.

S C E N E X I.

Les mêmes, B I B I.

B I B I.

Le dîner est prêt mon parrain.

G O U R M A N D I N.

Qu'on le serve bien vite. Ah! voilà le plus beau moment de la journée. (*On apporte la table*). La superbe ordonnance, mes yeux devorent d'avance tous les plats... Quel agréable fumet! Allons, ne perdons pas de tems, tout est prêt, plaçons-nous.

Mad. C A R A M E L.

Et votre pupile?

G O U R M A N D I N.

Ah! oui, ma pupille. (*Appellant*) Mlle. Elise.

B I B I.

Mlle. Elise, papa.

G O U R M A N D I N

Allons, attendre empêche de dîner, mais dîner n'empêche pas de venir. Dinons en conséquence; mais pour tout concilier, une petite ronde de table : allons, Bibi.

B I B I.

Mais, parrain.

G O U R M A N D I N .

Allons , monsieur , de la soumission.

B I B I , *de bout , une serviette à sa boutonnière.*

Air : *de tous les Dieux que la fable.*

Boire est un plaisir trop fade
 Pour l'ami de la gaité ;
 On boit lorsqu'on est malade ,
 On mange en bonne santé.
 Quand mon délire m'entraîne ,
 Je me peins la volupté
 Assise , la bouche pleine ,
 Sur les débris d'un pâté.

Je veux que la mort me frape
 Au milieu d'un grand repas ;
 Qu'on m'enterre, sous la nape ,
 Entre quatre larges plats ;
 Et que sur ma tombe on mette
 Cette courte inscription :
 Ci-gît le premier poète
 Mort d'une indigestion. (1)

G O U R M A N D I N .

Mais où est donc Elise ! Qu'on la trouve à l'instant.

B I B I .

J'oubliais de vous dire, parrain , qu'on la cherche inutilement dans toute la maison.

G O U R M A N D I N , *se levant.*

Aurait-on osé... Ah! mou dieu , mon dîner qui se refroidit, ma pupile qui ne vient pas. Je n'en fus jamais plus épris. Femme charmante, dîner exquis, que faire ! et quel désordre est celui-là ? (*A Dorval.*) Eh bien ! que faites vous ici ? (*A Bibi.*) Et toi ? Courrez la chercher partout.

Mad. C A R A M E L

Ne dérangez personne ; ma nièce est chez moi.

G O U R M A N D I N .

Chez vous ! pourquoi m'aurait-elle quitté ?

Mad. C A R A M E L .

Pour se soustraire à vos instances , et dans la crainte que vous ne la forciez de vous épouser.

G O U R M A N D I N .

Dans la crainte !... Eh ! qui vous a dit qu'elle ne m'aime pas ! Elle me chérit , j'en reponds , et ce sont vos mauvais conseils qui l'ont égarée , j'en suis sûr , femme perfide.

Mad. C A R A M E L .

Sa tête se perd.

G O U R M A N D I N .

Mais je l'épouserai en dépit de vous et de votre fils. (*Il va pour se rasseoir, il est abordé par Piquassiette.*)

(1) Ces couplets sont extraits de la Chanson à Manger, de M. Désaugiers.

SCENE XII.

LES MÊMES, PIQUASSIETTE.
PIQUASSIETTE.

Eh ! bon jour , mon cher ami ; la soupe est sur la table ,
j'arrive à-propos.

GOURMANDIN.

Mon cher , tous les jours , celui-ci excepté , vous êtes le
bien-venu ; aujourd'hui je ne suis pas d'humeur à traiter
personne.

PIQUASSIETTE.

Ah ! sandis que vous êtes changé.

GOURMANDIN.

Que je souffre.

PIQUASSIETTE.

De la tête, de l'estomac ou du ventre, ça m'est égal, saignez.

GOURMANDIN.

A table ?

PIQUASSIETTE.

Au lit.

GOURMANDIN.

Je veux dîner.

PIQUASSIETTE.

Dans l'état où vous êtes , sandis , quand vous pâlissez , vous
rougissez , vous tremblez.

Air : *Courez vite , amenez le patron.*

En dinant, vous courez au trépas.

GOURMANDIN.

Je suis mort si je ne dine pas.

PIQUASSIETTE.

Gallien nous dit qu'en pareil cas ,

Il faut vite saigner au bras.

GOURMANDIN.

Ah !

Etes-vous donc fous !

Que faites-vous !

Je me porte bien.

PIQUASSIETTE.

Je n'en crois rien.

GOURMANDIN.

Je le soutien.

PIQUASSIETTE.

Mais sur moi j'ai fort heureusement ,

Lancette

Et palette.

GOURMANDIN.

Ah ! quel tourment.

Mlle. C A R A M E L,
Pour un gourmand.
PIQUASSIETTE , *aux garçons.*
Emportez ce dîner promptement.
GOURMANDIN , *aux garçons.*
Tenez cela chaud ,
Comme il faut.
PIQUASSIETTE.
Confiez à votre médecin
Tout ce que vous avez enfin.
GOURMANDIN.
Faim.

Il sort en se débattant contre Piquassiette, et en le poussant.

S C E N E X I I I.

Mad. C A R A M E L , D O R V A L.
D O R V A L

Eh bien , ma mère , mon oncle sait donc que ma cousine est chez vous ?

Mad. C A R A M E L.
N'importe , est-il content de tes services ?

D O R V A L

Frontin, vous le savez, est un excellent cuisinier; il a imaginé aujourd'hui pour M. Gourmandin, un mets nouveau qui achèvera de mériter sa confiance et de plus ,

Air de l'Asténie.

Chacun connaît du Puits-Certain,
Les têtes de veau bien farcies ;
Je ne doute pas que Frontin
Ne les ait encore embellies.
Oui, Frontin, par ce mets nouveau,
A Gourmandin plaira sans peine :
J'en suis sûr, sa tête de veau
Fera bientôt tourner la sienne.

Mad. C A R A M E L.

S'il est content de ton dîner , j'ai formé un projet... tout ira bien : je ne crains que Piquassiette.

D O R V A L

J'ai des armes contre lui; il m'a laissé certain écrit... Mais j'entends mon oncle.

S C E N E X I V.

Les Mêmes , GOURMANDIN , PIQUASSIETTE ,
B I B I.

G O U R M A N D I N , *à Dorval.*

Enfin, j'ai pu échapper à ce maudit Gascon. Ah ! mon cher ami , que je t'embrasse , pour l'excellent dîner que tu viens

de me faire faire. Jamais repas plus succulent ne charma davantage les houpes sensitives de mon palais. Jamais combinaison chimique et nutritive ne produisit un résultat plus heureux ; aussi dès ce moment , je l'arrête pour mon chef de cuisine , et comme je veux te prouver tout le cas que je fais de toi , tu fixeras toi-même tes honoraires.

Mad. C A R A M E L.

Il n'est plus tenu , mon frère , monsieur est à mon service.

G O U R M A N D I N.

Comment à votre service !

D O R V A L.

Oui , monsieur , je suis engagé. Madame votre sœur a consenti à me prendre.

G O U R M A N D I N.

Mais vous ne savez pas chez qui vous entrez ? vous êtes un homme perdu à jamais pour les arts , si vous prenez une pareille place , et dans un mois , je ne donnerais pas un écu de tous vos talens. Un maigre pot-au-feu , un modeste bœuf-à-la-mode , un veau-à-la-bourgeoise , quelques ragoûts fortement épicés , voilà à quoi se bornera votre travail , et je vois bientôt se dénaturer chez vous , toutes les facultés qui concourent à faire un bon cuisinier. Votre index ne voyagera plus qu'en tremblant , des casseroles dans votre bouche ; votre tête s'étourdira à la moindre vapeur du charbon ; tous les organes de la dégustation s'altéreront bientôt et votre palais perdant cette exquise finesse et cette délicatesse si précieuse et si nécessaires , se pavera , s'enconcratera , s'excoriera et deviendra aussi insensible que la conscience d'un vieux procureur.

Mad. C A R A M E L , à Dorval.

On cherche à vous effrayer ; rassurez-vous , jusqu'à ce jour , à la vérité , j'ai cru qu'il y avait des plaisirs plus réels que ceux de la table ; mais mon frère m'a convertie ce matin ; aussi à compter de ce jour je me fais gourmande.

G O U R M A N D I N.

Je me fais gourmande. En vérité , ma sœur , vous me faites pitié quand je vous entends parler de la sorte. Vous croyez donc encore bonnement , qu'on se fait gourmand comme ou se fait soldat , matelot ou marchand , et qu'il suffit de dire : Je suis gourmand pour le devenir ! *Il fredonne.*

Air : *il faut des Epoux assortis.*

Il nous faut des mets assortis
Savoir ordonner l'assemblage...

Mad. C A R A M E L :

C'est bien difficile.

G O U R M A N D I N .

Mais quels gages ma sœur vous donnera-t-elle ?

Mad. C A R A M E L .

Cinq cent francs.

G O U R M A N D I N .

Je lui en donne six cents.

Mad C A R A M E L

Six cent cinquante.

G O U R M A N D I N .

Sept cents.

Mad C A R A M E L

Sept cent cinquante.

G O U R M A N D I N

Quelle femmel

D O R V A L .

Je suis aussi bon confiseur que cuisinier.

G O U R M A N D I N .

Huit cents.

Mad. C A R A M E L .

Huit cent cinquante.

G O U R M A N D I N .

Neuf cents.

Mad. C A R A M E L

Cent pistoles.

D O R V A L .

Cent pistoles, une fois, deux fois ; personne ne dit mot ?
Je manie le rouleau comme la broche, et je glace les
fruits comme je rôtis les chapons.

G O U R M A N D I N .

Allons, cinquante louis.

Mad. C A R A M E L .

Soixante.

D O R V A L .

C'est moi qui ai le premier braisé les dindes, dont
l'esprit s'évaporait à la broche, et vous savez que les dindes
n'en ont point à perdre.

G O U R M A N D I N .

Bien raisonné, soixante-dix louis, et une gratification
à la fin de l'année.

Mad. C A R A M E L :

Allons , pour en finir , quelque prix que mon frère mette à vos talens , je vous donne dix louis de plus , ainsi suivez-moi.

G O U R M A N D I N .

Parbleu , ma sœur , vous êtes bien contrariante.

Mad. C A R A M E L .

Vous m'en donnez l'exemple ; vous refusez votre pupile à mon fils , et cela , pour l'épouser..... à votre âge.

D O R V A L .

Quoi , monsieur ! y pensez-vous ? un gourmand se marier , prendre une femme qui , peut-être , ne mettra aucun prix à la bonne chère . , qui vous contrariera sur tout , qui fera frir les poissons quand vous voudrez les mettre au bleu , qui vous mettra en capilotade les pigeons que vous voudrez rôtir.

G O U R M A N D I N .

Air : Cet arbre apporté de Provence.

Je saurai la rendre traitable ,
Je n'ai rien à craindre , je crois ,
Car pour veiller sur elle à table ,
Je la placerai près de moi.

D O R V A L .

Ce point seul qui me justifie ,
De l'hymen doit vous éloigner ;
Votre moitié toute la vie ,
Prendra la moitié du diner.

G O U R M A N D I N

Ce n'est que trop vrai , ma sœur ; arrangeons-nous :

Mad. C A R A M E L , à Dorval.

Point d'arrangement.

G O U R M A N D I N .

Rendez-moi mon cuisinier.

Mad. C A R A M E L .

Point du tout. *A Dorval* Allons , sortons.

G O U R M A N D I N .

Attendez donc. Qu'exigez-vous ?

Mad. C A R A M E L .

Vous le savez bien.

Air : dans ce Sallon où du Poussin :

Au mariage de Dorval
Consentez et je vous le cède ;
Songez bien qu'il n'a point d'égal
Pour tous les talens qu'il possède.

GOURMANDIN.

J'y consens ; en n'épousant pas,
Je crois faire une très-bonne œuvre,
Car la vie est un bon repas
Dont l'hymen n'est que le hors-d'œuvre.

Mad. C A R A M E L.

Voilà ce qui s'appelle parler. *A Dorval.* Allons , mon ami ,
quitte ton tablier.

S C E N E X V E T D E R N I E R E.

Les Précédens, ELISE, BIBI.

DORVAL.

Quoi , mon oncle , vous consentez.

GOURMANDIN.

Comment mon oncle ! je consens au mariage de Dorval.

DORVAL.

C'est consentir au rien; je n'ai pris ce déguisement que par
amour pour Elise , et pour déjouer les projets d'un fripon
qui cherchait à vous ruiner.

GOURMANDIN.

Comment, Piquassiette ?

DORVAL.

Voilà ce qu'il ma donné.

GOURMANDIN, *lit.*

« Je promets de donner à Dorval moitié des dix mille fr.
» que M. Gourmandin m'aura remis pour l'achat du magasin. »
Ah l'effronté Gascon ! Quel était donc l'habile artiste !

DORVAL.

Frontin , mon domestique.

GOURMANDIN.

Ah ! ah ! il restera avec moi , et il fera votre repas de nocce.

DORVAL.

Oui , de bien bon cœur.

GOURMANDIN.

Je voudrais avoir tous les jours une pupile ou un neveu à
marier.

V A U D E V I L L E.

DORVAL.

Air de la Contredanse des Petits Pâtés.

Grands ou petits , sages ou fous ,
Nous avons tous les même goûts,
Et nous sommes tous ici bas
Les convives d'un grand repas.

Au banquet de la vie ,
D'abord on voit l'amour
La gaité , la folie ,
Le servent tour-à-tour.

(27)

Mad. C A R A M E L.
Mais bientôt il nous quitte,
A regret on le perd,
L'amitié vient ensuite
Embellir le dessert.

T O U S.

Grands et petits, etc.

B I B I.

Strasbourg, j'aime tes foies,
Chaillot, j'aime tes œufs,
Beaune, j'aime tes oies,
Poissy, j'aime tes bœufs.
Ah! vive la science!
Grand dieu, quel agrément!
On fait son tour de France
Et toujours en mangeant.

T O U S.

Grands et petits, etc.

G O U R M A N D I N, *au Public.*

De notre badinage,
Si vous n'avez pas ri,
Peut-être que l'ouvrage
N'est pas assez nourri.
Pour son plan, pour son style;
Daignez être indulgent,
Car rien n'est moins facile
A traiter qu'un gourmand.

Le matin on annonce ici
Le repas pour le soir; ainsi,
Venez, messieurs, et n'allez pas
Faire manquer notre repas.

F I N.

ERRATUM. Page 17, dernière ligne, et première ligne de la page 18. *Au lieu de ces mots* : Elle est chez moi où je l'ai fait venir en secret. *Lisez* : je viens de l'envoyer chez moi.

De l'Imprimerie de HOCQUET et Comp., rue St.-Lazare, N. 110,
maison Ruggieri.

Bayerische
Staatsbibliothek
München